

rent et se développèrent très difficilement, ne sachant pas susciter l'intérêt. Ce bras villageois de la dictature, en collaboration étroite avec la cellule, hérita de ses tares, de sa composition sociale, etc. De plus, il manquait de moyens matériels pour mener à bien la tâche qui lui était dévolue (écoles, routes, santé, etc.), fonctionnait à coups de décrets plus ou moins contradictoires, et la porte en était ouverte aux paysans aisés et koulaks.

Les instances économiques étaient négligées autant par le gouvernement que par les masses paysannes.

La coopération : conçue, parallèlement à l'industrialisation, comme le grand chemin devant conduire la paysannerie au socialisme, le Parti devait faire en sorte qu'elle passe du stade de coopérative de consommation à celui de coopérative de *production*. Mais elle fut vite dénaturée, tant par le communisme de guerre qui en fit l'organe des collectes que par une lourde machine bureaucratique, et aussi le manque de moyens. Le commerce de détail restait le refuge le plus tenace de l'initiative privée. La coopération devint une annexe de l'appareil d'état, qui était bien loin de former les « mercanti civilisés » dont parlait Lénine.

Les kolkhoses, enfin, végétèrent, négligés par le pouvoir, on s'étonne même qu'ils aient survécu, et leur survie prouve le peu de perspicacité ou d'opportunité politique du parti vis-à-vis de la *bednota*, qui, si elle comprenait par la force des choses que son intérêt était dans le kolkhose, n'y était aucunement préparée, ni même encouragée, du moins pendant toute la N.E.P. et la politique pro-koulak.

On comprend que la paysannerie ait été le maillon le plus faible de la dictature, la faiblesse numérique du parti, son impréparation aux tâches nouvelles, l'incurie de la politique stalinienne et de l'appareil qu'elle développa, tout cela fit que la paysannerie *s'organisa seule, pour défendre ses intérêts*; on vit renaître, paradoxalement, le mir, avec ses multiples attributions, et, fait plus grave encore, celui-ci *s'asservit le soviet local*, dans l'intérêt de la paysannerie aisée et Koulak. Ainsi on avait grandement échoué dans l'organisation de la paysannerie, dont dépendait la victoire de la voie socialiste sur la voie capitaliste. On en était même arrivé à ce que la paysannerie aisée contrôle les instances soviétiques, et non l'inverse. La paysannerie apparaissait pour le moment le grand vainqueur de la révolution, jusqu'à ce que Staline y mette, brutalement, un frein définitif.

Les errements de Staline. Boukharine et l'opposition de gauche

Staline ayant occupé une position centriste, nous profiterons des deux principales phases de sa politique paysanne pour évoquer celles de ses inspirateurs du moment. On ouvrit d'abord toute grande la porte à la N.E.P., la situation économique critique du pays semblant l'exiger. De plus, il ne faut pas oublier que la grande polémique autour de la question paysanne reflétait la division du parti en deux ailes dont Staline se défit successivement, utilisant l'une contre l'autre.

Staline suivit pour un temps *Boukharine*, en mêlant quand il lui semblait bon quelques slogans « de gauche » à ses conceptions. On poursuivit ainsi la N.E.P. jusqu'en 28, obéissant aux tendances spontanées des masses paysannes.